

Les nouveaux censeurs

Marie-Andrée Lamontagne

Number 776, January–February 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73343ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamontagne, M.-A. (2015). Les nouveaux censeurs. *Relations*, (776), 10–10.



Photo : Martine Doyon

LES NOUVEAUX CENSEURS

Ban Ki Moon est le secrétaire général de l'ONU. Le langage de la diplomatie, c'est chaque jour qu'il l'utilise. En règle générale, ce langage n'inspire guère de formules à l'emporte-pièce comme les aiment les médias. Pourtant, il y a quelques mois, Ban Ki Moon a fait tout sauf un mot d'esprit lorsqu'il a réagi à l'annonce des lauréats du prix Nobel de la paix. « Avec son courage et sa détermination, a-t-il déclaré, Malala a montré ce que les terroristes craignent le plus : une fille avec un livre. »

L'image est forte. Si forte qu'elle éclipse presque celle d'une Malala Yousafzai, 14 ans au moment des faits, tirée à bout portant, avec deux autres camarades, dans l'autobus devant la ramener chez elle après l'école à Mingora, au Pakistan. Pourquoi? Précisément parce que, soutenue par ses parents, la jeune fille a fait du désir d'apprendre, de lire et de réfléchir, le centre de son existence.

Le prix Nobel de la paix n'est pas un prix de vertu. En 2014, le choix de ses lauréats rappelle plutôt ce qui tombe sous le sens, à savoir que l'éducation est la voie royale de l'émancipation – non pas de la liberté, mot souvent vidé de son sens en Occident, mais de cette forme supérieure de liberté qu'est l'autonomie, laquelle consiste à savoir ce que l'on fait et pourquoi.

De même, la lecture est la voie royale de l'éducation et la prolonge au-delà de l'école.

Or, à cet égard, chacun sait que le Québec est loin de former une nation de lecteurs. La lecture y est considérée au mieux comme un loisir inoffensif, au pire, comme un embarras. Trop de livres, bons et mauvais, trop d'auteurs

en mal de lecteurs, trop peu d'espace, de temps ou d'argent à consacrer aux livres : tel est le discours souvent tenu à ce sujet dans les milieux concernés, tandis que, hors de ces cercles, les questions touchant la littérature et les livres ne suscitent le plus souvent que l'indifférence.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Au XIX^e siècle, siècle brutal et industriel, les livres ne laissaient pas indifférent. Ils étaient si importants qu'ils ne pouvaient être mis entre toutes les mains. Pour en contrôler la circulation, on les classait. Il y avait des « enfers », des Index, des bibliothécaires sourcilleux, des censeurs sévères, des pères interdisant aux jeunes filles certains rayons de la bibliothèque familiale et des juges pour condamner l'immoralité d'un Flaubert ou d'un Baudelaire. Surtout, il y avait ce verdict sans appel qu'est l'analphabétisme. Aussi bien dire que les livres et la lecture soulevaient de vrais enjeux.

Tout cela a disparu.

J'entends déjà les objections. Que les interdits sur la lecture aient été levés, qui s'en plaindra? Et puis, les classements demeurent; ils sont maintenant des repères, ce qui est beaucoup mieux.

Les distinctions entre la *chick lit*, les sagas historiques, la littérature de genre, les romans dits littéraires et les autres catégories sont certes utiles. Pour ne rien dire de celles introduites dans la littérature jeunesse, chouchou des pédagogues vertueux. Après les précisions sur l'âge des lecteurs en couverture, voici qu'apparaissent, venues du monde anglosaxon – et que, pour cette raison, je cite en anglais –, des catégories byzantines comme les romans YA (« *young adults* ») et les romans NA (« *new adults* »). À quand les romans NTO (« *not that old* »)? Même Lewis Carroll n'aurait pu imaginer un tel délire typologique.

En matière de livres, la différence est pourtant de taille entre les classements d'antan et ceux d'aujourd'hui. C'est le marketing, non la morale, qui les dicte maintenant, ce dont personne ne semble s'offusquer. Le marketing nourrit les nouveaux censeurs qui, à la différence des précédents, sévissent en souriant. Ceux-ci ravalent le livre au rang de « produit », à produire, précisément, à bas coût. Ils s'efforcent d'homogénéiser la « production » en amont, misant sur des auteurs qui intègrent les consignes dans l'espoir de connaître le succès. S'ils sont des géants du commerce en ligne, les nouveaux censeurs bradent les livres neufs, histoire de racoler le lecteur qui ne se voit plus qu'en consommateur, ne remarquant pas que l'abondance de livres peut cacher une grande misère à partir du moment où ceux-ci deviennent interchangeable.

Du coup, nul besoin d'Index – du reste, aboli par l'Église en 1966 –, ni de Big Brother. Laissé de plus en plus à lui-même, le marché suffit très bien à opérer un tri dans les livres, et l'indifférence, voire le mépris dans lequel nos institutions et nos dirigeants tiennent la lecture, à en tenir éloigné le grand public. Cependant, en tenant la lecture « exigeante » – et la culture générale – pour peu de chose, notre société s'abandonne au marketing, à la démagogie, au populisme, à la pédagogie jargonneuse, à l'hyperconsommation ou aux charretées de niaiseries qui font son ordinaire. Elle en vient à oublier qu'en chaque lecteur ou lectrice que le marketing s'efforce de rassembler en un troupeau bêlant est tapi un animal sauvage, que la lecture exigeante, dès lors qu'il aura goûté à ses plaisirs, libèrera de l'enclos. Tremblez, censeurs. ●